DE ROME À CONSTANTINOPLE ET D'UN EMPIRE À L'AUTRE*

En remplaçant la vérité géographique par le symbole, on pourrait dire que l'itinéraire de Rome à Constantinople marque le chemin parcouru par Constantin. Né dans les Balkans, à Naissum, l'actuelle Niš, passant sa jeunesse à Trêves où son père résidait comme Auguste, après beaucoup d'hésitations et d'allées et venues dans les Balkans[1], il fait d'une ville grecque sur le Bosphore, Byzance, une nouvelle capitale, qui, dès lors, sous deux noms successifs, Constantinople et Istanbul, est restée une grande métropole pratiquement sans interruption. Cet itinéraire est aussi celui qui, intellectuellement, est suivi par un bon nombre des chercheurs qui étudient ce monde que l'Occident, sans qu'on sache bien pourquoi, a fini par appeler Byzance bien après que l'empire ainsi désigné eut fini d'exister[2]. Les habitudes du monde académique, les divisions plus ou moins arbitraires qu'il impose font que ces chercheurs viennent souvent des études classiques, des sciences de l'antiquité, dont Rome peut paraître un symbole. On pourrait aussi prendre comme symbole Athènes qui parlait la langue dominante du monde qui entourait Constantinople, et qui, mais au bout de trois siècles seulement, allait devenir sa langue officielle. C'est d'ailleurs la question de la langue qui, souvent, met les études byzantines en porte-à-faux dans le monde académique, car, avec des accentuations différentes suivant les traditions de chaque pays et en fonction d'itinéraires individuels très variables, l'accès au monde byzantin est plus facile pour ceux qui ont suivi un cursus classique qui inclut le grec, mais qui ignore souvent le Moyen Âge ; à rebours, l'absence du grec dans les études médiévales donne parfois l'impression qu'une sorte de rideau opaque, pour ne pas dire un rideau de fer, séparait l'Europe occidentale de l'Europe du Sud-Est, franchi seulement à l'occasion des Croisades par la plupart des médiévistes.

* [Paru dans *Byzantium, Russia and Europe. Meeting and Construction of Worlds*, éd. I. Foletti, S. Frantová (= *Opuscula Historiae Artium*, 62, 2013, Suppl.), Brno 2013, p. 6-15.]

1. Pour un point de vue récent sur Constantin, voir T. Barnes, *Constantine. Dynasty, Religion and Power in the Later Roman Empire*, Oxford 2011. [Mais voir aussi le compte-rendu très critique de V. Puech, Constantin selon T. D. Barnes : entre érudition et imagination dans *AnTard* 19, 2011, p. 323-331. Pour d'autres mises au point récentes sur Constantin, plus « classiques » et avec des nuances différentes, : P. Maraval, *Constantin le Grand*, Paris 2011 ; V. Puech, *Constantin. Le premier empereur chrétien*, Paris 2011.] Pour les hésitations de Constantin sur l'emplacement de sa future capitale, voir G. Dagron, *Naissance d'une capitale. Constantinople et des institutions de 330 à 451*, Paris 1974, p. 29-31.

2. L'appellation « Byzance » aurait été introduite dans l'érudition par Hieronymus Wolf (1516-1580) : cf. *ODB*, Oxford 1991, I, p. 344 (*s.v.* Byzantium). Sur H. Wolf, voir la courte notice de Wolfram Brandes, dans *Wege nach Byzanz*, Mayence 2011, p. 262, avec les références à la bibliographie plus ancienne. Pour les hésitations sur la manière de désigner « l'empire byzantin », voir dans ce volume le texte nº I.

Le goût ou la nécessité des périodisations n'arrange pas les choses ; l'évolution de l'empire byzantin ne se laisse que peu ramener aux coupures qui ont du sens en Occident.

Les études byzantines restent donc un peu suspendues entre l'Antiquité et le Moyen Âge, comme aussi sur les rayons des librairies : les livres sur Byzance, en gé-
7 néral peu nombreux, ont du mal à trouver leur place, parfois rangés avec les ouvrages sur l'Antiquité, parfois avec le Moyen Âge, éventuellement avec l'Islam ou dans un « divers » qui peut aussi bien les rapprocher de l'art des Inuit que de celui des Aborigènes. C'est encore cette ambiguïté qui fait que, dans une collection bien connue, un volume intitulé « Le Monde byzantin I » ne peut traiter que des provinces orientales, avec quelques incursions inévitables en Occident. Malgré l'unité de l'empire romain au IVe siècle, encore revendiquée et effective à de nombreux points de vue, un volume différent était prévu pour la partie occidentale de l'empire[3]. Cette situation paradoxale reflète, d'une certaine façon, le paradoxe des origines de cet empire, qui, chronologiquement[4], ne se laissent pas fixer aisément et qui le voient, en quelque sorte, migrer de ses terres d'origine vers un monde dont les traditions sont différentes et dont la langue n'était pas celle du pouvoir, de l'administration et de la législation[5]. Ce sont quelques aspects de cette situation ambiguë, de ces paradoxes et de leurs conséquences qui sont la matière de cet article.

Quel qu'ait été le projet initial de Constantin, ses motivations, l'avenir auquel il pensait pour le monde romain, au bout de moins d'un siècle, le paysage politique de l'Europe et du Proche-Orient n'était plus le même. Au bout d'un siècle et demi, il était bouleversé. Ce sont, à quelques années près, cent cinquante ans qui se sont écoulés entre la fondation de Constantinople en 330 et la fin de l'empire romain d'Occident qui, à vrai dire, n'était plus qu'une fiction depuis quelques décennies[6]. Par un curieux effet de perspective, on a tendance à oublier que cent cinquante années représentent une longue période et à faire comme si ces deux dates, 330 et 476, étaient proches, si bien qu'il y aurait une sorte d'évolution quasi-linéaire qui conduirait sans hésitation de l'une à l'autre. Pour rendre cette durée plus concrète, il faut prendre des exemples contemporains de bornes chronologiques pour des transformations qui ont marqué

3. Cf. Cécile Morrisson dans C. Morrisson éd., *Le Monde Byzantin I : L'Empire romain d'Orient (330-641)*, (coll. Nouvelle Clio), 2e éd., Paris 2012, p. VIII.

4. Pour les diverses propositions de « début » de l'empire byzantin, cf. *ibid*., p. VII.

5. Voir G. Dagron, Aux origines de la civilisation byzantine : langue de culture et langue d'État, *Revue Historique* 241, 1969, p. 36-46 (réimprimé dans : Id., *La romanité chrétienne en Orient : héritages et mutations*, Londres 1984, texte I). Voir aussi, sur la situation du grec et du latin, B. Flusin dans Morrisson, cité n. 3, p. 261-262.

6. Sur le dernier demi-siècle d'existence de l'empire d'Occident, on peut voir le tableau brossé par P. Heather, The Western Empire, dans Av. Cameron, B. Ward-Perkins, M. Whitby, *Late Antiquity : Empire and Successors, AD 425-600* (Cambridge Ancient History XIV), Cambridge 2000, p. 1-32.